

Francophonies d'Amérique



La Caisse de Danièle Vallée (Illustrations de Cécile Boucher, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 80 p.)

Nouvelles volantes de Marie-Andrée Donovan (Orléans, Éditions David, 1994, 82 p.)

Françoise Tétu de Labsade

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004630ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004630ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tétu de Labsade, F. (1996). Review of [*La Caisse* de Danièle Vallée (Illustrations de Cécile Boucher, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 80 p.) / *Nouvelles volantes* de Marie-Andrée Donovan (Orléans, Éditions David, 1994, 82 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (6), 139–140. <https://doi.org/10.7202/1004630ar>

LA CAISSE

de DANIELLE VALLÉE

(Illustrations de Cécile Boucher, Ottawa,
Éditions du Vermillon, 1994, 80 p.)

et

NOUVELLES VOLANTES

de MARIE-ANDRÉE DONOVAN

(Orléans, Éditions David, 1994, 82 p.)

Françoise Tétu de Labsade
Université Laval (Québec)

Voici deux petits livres, tous deux de dimensions modestes : moins de 100 pages chacun. Tous deux sont des premières publications. C'est toujours avec émotion que l'on ouvre ce genre de livres ; lira-t-on d'une seule traite ces quelques pages ? se laissera-t-on emporter par une émotion du troisième type ? tombera-t-on sur la révélation de la décennie ? La naissance d'un nouvel écrivain est toujours matière à réjouissances dans le petit monde des lettres. Accueillons donc ces deux nouvelles venues qui ont abordé l'écriture par le biais du texte court, comme le laisse deviner justement le titre de l'ouvrage de Marie-Andrée Donovan.

Le livre de Danièle Vallée présente une certaine unité, emballé qu'il est — pardonnez le jeu de mots bien naturel — entre deux textes qui font référence l'un et l'autre à cette « caisse » dont il est question dans le titre. Les textes, 25 en tout, sont courts ; ils sont menés tambour battant et n'engendrent pas la moindre lassitude du lecteur qui a tout juste le temps de se mettre dans l'ambiance, chaque fois différente, comme il convient à ce genre littéraire. Ce qui frappe chez cette auteure, c'est une imagination débordante, de tendance un peu féroce, mais nous savons tous qu'on ne fait pas de belle littérature avec de beaux sentiments. Les dénouements sont parfois surprenants : si les arbres se mettent à pousser à l'envers, les croix de leur côté s'enracinent. Les personnages, souvent un peu bizarres, sont attachants, comme cette vieille dame et ce jeune garçon qui se rejoignent dans « leurs enfances extrêmes », ou ce drôle de bonhomme qu'un jeune amour a pétrifié dans une immuable et inutile jeunesse. Des trouvailles de style feront le bonheur des chasseurs d'images, comme ce patron de café « assoyant les chaises sur les tables ». « Les grands gouvernements suivis de petits gouvernements agitant un beau projet tout blanc » réjouiront les suradministrés que nous sommes tous devenus.

Ce bonheur d'une écriture vive, la sobriété de récits à l'efficacité redoutable avaient d'ailleurs ravi le jury du Prix du Gouverneur général, puisque cet ouvrage fut un des finalistes du genre. D'aucuns trouveront le côté délibérément morbide un peu exagéré : la table bancale à prothèse humaine tandis que le propriétaire précédent de la vraie jambe, maintenant estropié, doit se contenter de la patte de bois qu'il avait « brisée comme un os » peu avant ; ce cimetière insolite de 117 croix qui « avaient poussé durant la nuit ». J'en passe, des meilleures et des plus noires encore. C'est sans doute ce climat délicieusement malsain qui a inspiré les dessins de Cécile Boucher. Ils sont en noir et blanc — cela s'imposait — et ornent d'une bien petite vignette chaque texte. On retrouve l'ensemble de ces dessins réunis de façon surréaliste en page couverture, que je trouve personnellement sinistre. Sans doute est-ce voulu par l'auteure ou l'éditeur (les Éditions du Vermillon sont bien connues du public) ; et d'ailleurs, cela va assez bien à cet humour noir que Danièle Vallée distille au gré de sa fantaisie.

Le recueil de Marie-Andrée Donovan, un premier essai lui aussi, est bien différent : la couverture sobre ne manque pas d'élégance, mais la qualité éditoriale de l'ouvrage laisse à désirer : le caractère quelconque ménage des espaces parfois un peu étranges et monopolise l'attention du lecteur qui risque alors de s'agacer pour des riens. Là aussi le fantaisiste transfigure le quotidien à coups de jeux de mots, peut-être un peu recherchés parfois. Certes l'auteure, cultivée, fait partager son amour de la langue, mais le plat semble un peu refroidi ; on aimerait qu'il fût réchauffé de l'intérieur pour qu'il plût à chacun d'entre nous. Il n'en reste pas moins que de certaines de ces nouvelles émane un charme simple : la corneille repeinte en rouge, l'arc-en-ciel de souliers dans l'entrepôt, par exemple. Je suis moins sensible aux discours-jeux comme « Au-mot-biographie » ou « Ayrelle ». Le verbiage du « ver à soi, oui, tout à moi », l'époustouflant voyage du pou « qui ne voulais[t] pas pourrir au fond d'une tête » — vous le suivez — me laissent rêveuse. Combien plus drôle m'est apparu Alexandre qui sut tirer la langue à son fils, dans un dernier instant de complicité au moment de « s'éclipser » dignement !

Dans ce recueil aussi, de l'imagination, une certaine qualité d'écriture, qui cependant n'ont pas toujours interpellé la lectrice que je suis. D'autres que moi seront plus sensibles à ce type d'humour. « Scripta manent », nous dit Marie-Andrée Donovan en sous-titre de sa deuxième partie, mais attention ! un « bout de papier » a vite fait de s'envoler, comme elle nous le montre fort bien dans la nouvelle qui porte ce titre. Il n'en reste pas moins que c'est avec grand plaisir que je salue ici deux nouvelles auteures à qui je souhaite longue vie et bonne coopération avec porte-plume ou ordinateur.